FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLÉANS, 28 MAI 1860.

CLÉMENTINE ARNHEIM.

XI

La retraite de M. de Blangey remplit l'entourage de la jeune femme d'étonnement et de joie. Chacun se félicitait de ce départ, qui, selon toutes les probabilités, devait mettre un terme à la persécution dont Clémentine était l'objet. Mais, hélas! ces espérances ne devaient pas se réaliser. Le lendemain même du départ de M. de Blangey, Clémentine, qui, depuis quelques jours, paraissait souffrante, fut prise d'une violente attaque de nerfs, qui mit en danger sa vie et celle de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Le docteur Arnheim, appelé en toute hâte, déclara que la malade était en proie à une fièvre cérébrale, et qu'il était impossible de répondre de rien. Pendant plusieurs jours, la vie de Clémentine fut en danger. Enfin, le docteur déclara que le danger était passé, mais que la malade avait besoin de repos et de calme. Il ordonna qu'on éloignât d'elle tout ce qui pourrait l'émouvoir, et surtout qu'on ne lui parlât pas de son mari.

Ces précautions étaient inutiles. Clémentine, depuis le jour où elle avait été frappée, était restée dans un état d'insensibilité complète. Elle ne reconnaissait personne, ne prononçait pas une parole, et ne semblait pas même entendre ce qui se disait autour d'elle. Elle était devenue comme une statue de marbre, froide et immobile.

Le docteur Arnheim, qui avait d'abord espéré que la fièvre cérébrale n'aurait pas de suites fâcheuses, commençait à craindre que la raison de la malade ne fût à jamais perdue. Il ordonna qu'on la transportât dans une autre chambre, et qu'on la confiât aux soins d'une garde-malade.

Le docteur Arnheim avait pris cette décision, parce qu'il avait remarqué que la vue de certains objets semblait produire une impression pénible sur la malade. Il espérait que, dans une autre chambre, elle ne reconnaîtrait pas les meubles qui l'entouraient, et que, par conséquent, elle ne serait pas exposée à des souvenirs douloureux.

Le docteur ne se trompait pas. Clémentine, en effet, ne reconnut pas les meubles de sa nouvelle chambre. Elle ne reconnut pas davantage la garde-malade qui la veillait nuit et jour. Elle ne reconnut pas même son père, qui venait la voir tous les jours, et qui restait auprès d'elle des heures entières.

Le docteur Arnheim, qui avait d'abord espéré que la vue de son père produirait une salutaire impression sur la malade, commençait à désespérer de la guérir. Il ne savait plus que faire pour arracher Clémentine à cette effrayante torpeur, lorsque, un matin, il reçut la visite de Mme Dubuisson.

Mme Dubuisson était une femme d'une cinquantaine d'années, qui avait été autrefois la gouvernante de Clémentine. Elle avait conservé pour son ancienne élève une affection profonde, et, depuis le mariage de Clémentine, elle n'avait pas cessé de la voir. Elle venait presque tous les jours à l'hôtel Arnheim, et elle était désolée de ne pas pouvoir pénétrer jusqu'à la malade